commentaire du *De cœlo* en Occident aux XIIIe et XIVe siècles; Pierre Hadot, sur celle du commentaire du *Manuel* d'Epictète du XVe au XVIIe siècles. Et, pour finir par le tout début, Mme I. Hadot énumère, p. 3, les recherches sur S. poursuivies en ce moment même par plusieurs des collaborateurs de ce volume, et les traductions en cours, qui donneront en anglais, en français, ou en italien, tous les commentaires connus (sauf celui sur les *Catégories*) : précieux concours pour les philosophes arabisants qui, comme on doit l'espérer, vont s'intéresser à Simplicius!

Jean JOLIVET
(E.P.H.E., Paris)

Joel L. KRAEMER, *Humanism in the Renaissance of Islam. The Cultural Revival during the Buyid Age.* Leiden, E.J. Brill, 1986. In-8°, XIX-329 p.

——, *Philosophy in the Renaissance of Islam. Abū Sulaymān al-Sijistānī and his Circle.* Leiden, E.J. Brill, 1986. In-8°, XIV-354 p.

Ces deux livres ne sont pas séparables, puisque le second (*PRI*) s'attache particulièrement à un personnage et un groupe présentés de façon succincte dans le premier (*HRI*, p. 139-165). Dans celui-ci, l'A. commence par préciser les deux mots-clés de son titre par ressemblances et différences avec leur sens consacré : celui qu'ils ont dans l'histoire de la culture européenne. La renaissance dont il est question ici enjambe les 3e/9e et 4e/10e siècles, et s'enracine dans des faits sociaux tels que l'émergence d'une classe moyenne, la mobilité des marchands et des érudits, le mécénat pratiqué par les dirigeants; les traits que l'A. estime pouvoir déceler dans cette époque et retenir comme caractéristiques de cet humanisme sont l'individualisme, le cosmopolitisme, le sécularisme; les caractères typiques en sont ceux du philosophe, du dirigeant, de l'homme de cour. Après cette introduction (p. 1-30), qui comporte aussi un tableau de la mentalité de l'époque, vient un chapitre consacré au début de « l'ère būyide », puisque c'est sous les premiers représentants de cette dynastie que s'est épanouie cette renaissance (cela était annoncé dès la préface, p. VII); l'A. y analyse notamment les diverses faces de leur politique et décrit plusieurs groupes sociaux (p. 31-102). Le chapitre II (p. 103-206) décrit cinq « écoles, cercles et sociétés », chacun groupé autour d'une figure centrale; en voici les sous-titres : Yaḥyā b. ʿAdī et son école; le cercle d'Abū Sulaymān al-Siǧistānī; Abū Sulaymān al-Maqdisī et les Frères Sincères; Abū ʿAbdallāh al-Baṣrī et son école; le vizir Abū ʿAbdallāh b. Saʿdān et son cercle. Le chapitre III (p. 207-285) présente des « profils » d'érudits, de mécènes, de souverains; ce sont : Abū Ḥayyān al-Tawḥīdī, le secrétaire; Abū ʿAlī (b.) Miskawayh, l'homme de cour; Abū l-Ḥasan al-ʿĀmirī, le philosophe; Abū l-Faḍl b. al-ʿAmīd, le maître de ʿAḍud al-Dawla; Ismāʿīl b. ʿAbbād, le « compagnon » (*al-ṣāḥib*) de Mu'ayyid al-Dawla; ʿAḍud al-Dawla, « le roi des rois », sous lequel « l'époque de la Renaissance en Islam atteignit son sommet resplendissant » (p. 273).

PRI est un livre d'histoire de la philosophie, son titre même l'annonce. Il est consacré pour plus de la moitié à des développements proprement philosophiques : le chapitre III (p. 136-273) expose la philosophie de Siǧistānī d'après les données fournies par Tawḥīdī dans les *Muqābasāt*

BCAI 5 (1988) J.L. Kraemer: Philosophy in the Renaissance of Islam, Abū Sulaymān al-Sijistānī and his Circle, recensé par J. Jolivet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

principalement. La méthode de l'A. dans cette exposition consiste à citer ou résumer un texte de Tawḥīdī et à le commenter ensuite. La nature de ses sources l'a évidemment conduit à imposer aux documents recueillis un ordre systématique : 1, logique et langage; 2, philosophie de la nature; 3, métaphysique; 4, l'homme et la société. En plusieurs endroits (p. 137-140; 140-142; 165-166) l'A., par de brèves analyses, donne de bons aperçus de cette philosophie sans grand génie, mais sérieuse, attentive aux choses et informée des doctrines (particulièrement de l'aristotélisme et du néo-platonisme) — « humaniste » donc, si l'on veut, pour reprendre un thème déjà touché. On regrettera cependant qu'il n'insiste guère sur la large composante aphoristique de *Ṣiwān al-ḥikma*. Cette forme, en effet, n'est pas indifférente au contenu : que la philosophie de Siǧistānī ne dépasse pas le niveau d'une bonne vulgate néo-platonicienne, que dans son cercle on recueille avec prédilection les aphorismes, et aussi les textes parénétiques, ce sont là deux traits qui tiennent à une même attitude de l'esprit : souci de penser vrai, non d'approfondir pour renouveler. A la p. 136, au premier paragraphe du chapitre III, l'A. majore sans doute la stature de Siǧistānī, mais on ne lira pas sans respect la justification qu'il donne de son propre travail : « traduire le legs d'une autre culture en des termes intelligibles, dans un esprit d'ouverture, forger des liens entre cette culture et la nôtre, de façon qu'elle devienne pour nous un moyen d'édification, qu'elle nous aide à nous comprendre nous-mêmes et à nous transformer. L'édification, la formation de soi-même (*Bildung*), sont avec le savoir le but de cette sorte de recherche historique qui emprunte son allure à la tradition des études humanistes ». Cette citation est un peu longue mais elle jette un jour sur la pensée profonde de l'A. et sur l'intention qui traverse et anime l'ensemble organique que constituent ces deux livres. L'autre élément proprement philosophique de *PRI*, ce sont les traductions des trois seuls traités d'Abū Sulaymān qui nous soient parvenus, et le résumé d'un quatrième, édité précédemment par Gérard Troupeau, et dont une partie du moins peut être attribuée avec vraisemblance à Siǧistānī (ch. IV, p. 724-310). Les deux premiers chapitres constituent l'élément historique du volume. Le premier (p. 61-79) comprend la biographie de Siǧistānī, dans son environnement historique et social; neuf notices sur des membres de son cercle philosophique; six autres, sur quelques-unes de ses relations. Le deuxième (p. 80-135) donne une « vue d'ensemble bio-bibliographique » sur Siǧistānī; l'A. y analyse et critique non seulement les données fournies par les bio-bibliographes proprement dits, mais aussi (notamment) celles qu'on peut extraire de *Ṣiwān al-ḥikma :* on lira avec intérêt sur ce point les p. 119-131, consacrées spécialement à cet ouvrage et à ses « satellites ».

On aura sans doute compris à lire cette recension que ces deux volumes sont appelés à devenir des ouvrages de référence sur une période attachante, importante aussi, de l'histoire de la pensée philosophique en Islam. L'A. y brasse une énorme masse de documents, imprimés ou manuscrits; il y confronte une multitude de données — au point qu'à une lecture assidue on éprouve l'impression d'être plongé dans une foule. Les multiples anecdotes qu'il relate sont le plus souvent fort intéressantes. Les bibliographies sont très riches; les index, où sont groupés les notices et les noms (ceux-ci, de beaucoup les plus nombreux) n'ont pas moins de vingt-cinq pages chacun.

Jean JOLIVET
(E.P.H.E., Paris)

BCAI 5 (1988) J.L. Kraemer: Philosophy in the Renaissance of Islam, Abū Sulaymān al-Sijistānī and his Circle, recensé par J. Jolivet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Shihâboddîn Yaḥya SOHRAVARDI, Shaykh al-Ishrâq, *Le Livre de la Sagesse orientale* (*Kitâb Ḥikmat al-Ishrâq*), avec les commentaires de Qoṭboddîn Shîrâzî et Mollâ Ṣadrâ Shîrâzî, traduction et notes par Henry Corbin, établies et introduites par Christian Jambet. Lagrasse, Editions Verdier, 1987. 14 × 22 cm., 694 p. (« Islam spirituel »).

Nous avons ici un genre de quatuor, où pourtant l'apport de *cinq* hommes intègre la richesse de la symphonie. Le premier violon, c'est naturellement Suhrawardī. Le second violon, c'est M. Jambet. L'alto et le violoncelle sont respectivement tenus par Quṭb al-Dīn et par Mullā Ṣadrā. Mais le son de ceux-ci comme de Suhrawardī nous parvient selon le timbre chaud et vibrant des instruments choisis et faits par le luthier, nous voulons dire le traducteur, Henry Corbin (qui inspire aussi pour part la mélodie du second violon). Reprenons ces hommes par ordre chronologique.

Philosophe et spirituel iranien, Suhrawardī périt (sans doute exécuté) dans la prison d'Alep, où il avait été jeté à la demande des docteurs de la Loi musulmane. Cinq ans plus tôt, en 582 H./ 1186, le Maître de l'Illumination écrivait son maître livre, *Ḥikmat al-išrāq*. Comme le dit M. Jambet : « Il est clair que Sohravardî a voulu laisser ici, non pas un livre parmi d'autres, mais celui qui dispenserait désormais de tout autre fondement pour la connaissance mystique de l'univers lumineux » (p. 58). L'ouvrage comporte deux parties. La première, « Sur les règles de la pensée », traite en détail de la logique et en critique parfois l'édifice aristotélicien. Le traducteur a sauté cette partie (cf. p. 9, 55, 93), ce qui ne laisse pas de changer notablement l'impression que retire le lecteur, même si la seconde partie, métaphysique et mystique, est sans conteste la principale. Il faudrait au moins tout un article pour présenter et discuter sérieusement la doctrine de Suhrawardī. On ne peut ici que renvoyer à son texte, et à ses commentateurs.

Plusieurs sont connus : Shahrazūrī (cf. p. 59 s.), Naǧm al-Dīn Maḥmūd Tabrīzī et Muḥammad Šarīf Ibn Harawī (cf. H. Corbin, *En Islam iranien*, t. 2, 353 s.) ... Ici, après le texte de Suhrawardī, on trouve successivement les commentaires de Quṭb al-Dīn Šīrāzī (VIIe s. H. / XIIIe s.) et de Mullā Ṣadrā (XIe s. H. / XVIIe s.), ou du moins celles de leurs gloses qu'avait traduites Henry Corbin : vaste choix, puisque chacun de ces deux commentaires occupe ici quelque 200 pages et dépasse donc en étendue le texte de base.

Ce triptyque n'est pas seulement uni par la doctrine de l'*išrāq*, mais aussi par la puissante personnalité du traducteur. M. Jambet expose parfaitement, p. 68 s., la « philosophie de la traduction » de Corbin. Les outrances stylistiques et les infléchissements subjectifs avec lesquels notre regretté professeur l'a parfois mise en œuvre ne lui ôtent pas plusieurs mérites, qu'il faut considérer avec soin.

En tout cas, nous avons désormais en main, dans cette traduction, une œuvre fondamentale de la philosophie iranienne. Grâce à M. Christian Jambet, dont il faut saluer la ténacité, la modestie, la méthode. A la demande et avec l'aide de Mme Stella Corbin, il a patiemment exploré les manuscrits laissés par Henry Corbin pour reconstituer, harmoniser, agencer ces traductions avec un scrupuleux respect des choix de leur auteur (cf. p. 64-67, 72). Il explique,

BCAI 5 (1988) J.L. Kraemer: Philosophy in the Renaissance of Islam, Abū Sulaymān al-Sijistānī and his Circle, recensé par J. Jolivet
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net